

Le procès de l'humilité canadienne-française

JACQUES CARDINAL, *Humilité et profanation*, Montréal, Lévesque éditeur, collection Réflexion, 2012, 199 pages

Pascal Chevrette

Volume 7, Number 3, Summer 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/69514ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (print)

1929-5561 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Chevrette, P. (2013). Review of [Le procès de l'humilité canadienne-française / JACQUES CARDINAL, *Humilité et profanation*, Montréal, Lévesque éditeur, collection Réflexion, 2012, 199 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 7(3), 27–28.

LE PROCÈS DE L'HUMILITÉ CANADIENNE-FRANÇAISE

Pascal Chevrette

JACQUES CARDINAL

HUMILITÉ ET PROFANATION

Montréal, Lévesque éditeur, collection
Réflexion, 2012, 199 pages

Au pied de la pente douce, paru en 1944, est le premier roman de Roger Lemelin, l'auteur des *Plouffe*, et un livre aujourd'hui largement oublié. L'écrivain s'était inspiré de son quartier natal, Saint-Sauveur, dans la Basse-Ville de Québec, pour dépeindre la petite société canadienne-française dans laquelle il vécut, toute centrée autour de son curé de paroisse. S'inscrivant dans la veine du roman réaliste urbain d'après-guerre, il ne consiste pas uniquement en un portrait objectif d'un milieu social. Le narrateur y a ses ruses et ses cibles bien précises. Le professeur de littérature Jacques Cardinal, de l'Université de Montréal, a analysé ce roman avec une rigueur irréprochable en tâchant de bien nous faire comprendre le regard ironique du narrateur.

Pourquoi l'ironie? Parce que dans ce roman, c'est la forme même de la profanation d'un ordre sacré qui a si profondément imprégné les consciences individuelles et la vie sociale. L'ironie de Lemelin, qui s'attache subtilement aux péripéties du récit et aux caractères des personnages, fait d'*Au pied de la pente douce* un livre se mettant à distance du catholicisme des années 30, coincé dans l'idéalisation de la foi en Dieu, la mortification et la pénitence.

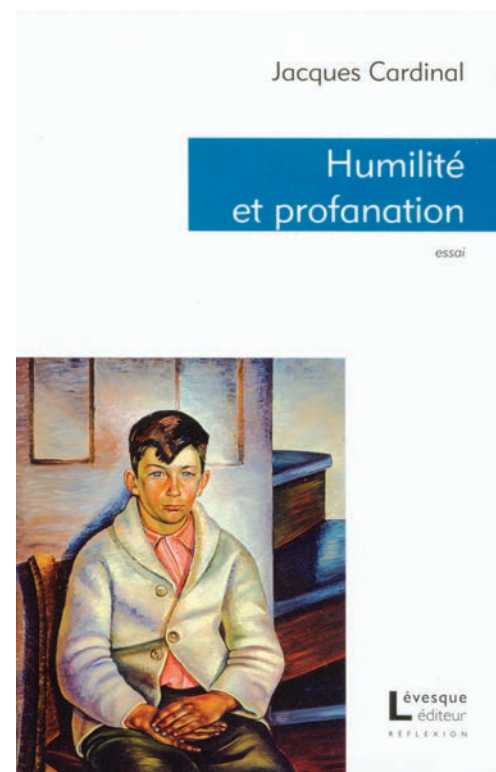
Par «profanation», on doit entendre l'idée de désacralisation et de ce qui fait advenir une certaine modernité dans les mœurs. Ce qui est profané, ce sont donc tous ces comportements, ces attitudes et ces traits de la mentalité catholique des personnages. Cardinal s'est donc engagé à comprendre «l'incidence catholique» dans ce roman, en particulier la notion d'humilité. Il affirme que «par sa critique de l'humilité chrétienne, le roman s'attaque en définitive à l'un des aspects importants du récit identitaire du Canada français.»

Dans l'œuvre de Michel Tremblay, la piété catholique qui imprègne tous les aspects de la vie familiale et communautaire est représentée pour mieux en illustrer son côté antimoderne et aliénant. Chez Lemelin, même lutte. Avant de s'attarder à une analyse fouillée en onze chapitres consacrés à des scènes et des personnages de l'œuvre, Cardinal débute son travail avec un intrigant chapitre portant non pas sur un personnage du récit, mais sur un dénommé Gérard Raymond, un contemporain de Lemelin qui s'est fait connaître dans les années 1930 par la publication des pages intimes de son journal de jeune séminariste.

Les écrits de Gérard Raymond, décédé à peine sorti de l'adolescence, nous plongent dans le climat religieux des années 1930. Ce jeune séminariste tuberculeux, qui a vécu dans le même quartier que Lemelin (et dont celui-ci connaissait l'existence), avait rédigé un journal où se lisait un «discours catholique caractérisé notamment par une piété de la pénitence et de la mortification de la chair, dont le saint offre au croyant l'exemple édifiant.» En sortant des boules à mite ce journal de jeune martyr, Cardinal nous fait prendre conscience d'un «certain climat culturel» auquel adhéraient largement les populations catholiques de quartiers ouvriers et qui préconisait les idées de sainteté, d'humilité, d'abnégation, d'obéissance, de luttes contre les tentations et «les faiblesses de la chair». Les extraits de ce journal, assez révélateurs, nous font comprendre en quoi le catholicisme canadien-français concevait l'orgueil et la volonté comme devant être entravés par une bienveillante humilité et une soumission absolue au Créateur; au jeune Raymond, «l'humilité lui impose aussi de renoncer à sa volonté, à la puissance d'une volonté dont il pourrait être orgueilleux.»

C'est à travers sa convalescence que se manifeste le plus profondément le procès de cette humilité catholique, initié par l'ironie du narrateur; Jean Colin apparaît alors comme un type d'individu préfigurant le sujet moderne, sans espoir, angoissé, qui assume son sort sans chercher à s'ériger comme un modèle de piété

Selon Cardinal, «l'analyse du discours de l'humilité, notion fondamentale du christianisme, permet d'expliciter la nature du combat que met en scène *Au pied de la pente douce*.» Ainsi, l'ironiste Lemelin, dans sa narration, fait tomber les masques d'une religiosité d'apparat, de «bigoterie» et de zèle; il tourne au ridicule certaines scènes de la vie religieuse (comme l'explosion de pétards pendant une messe) et certains personnages, comme les dévotes sœurs Latruche (dont le nom évoque assez bien l'attitude hypocrite). Cardinal explique qu'en faisant surgir l'anecdotique et le banal dans des scènes religieuses, le sacré est profané et ramené à une portée moins grandiloquente et, de fait, moins vaniteuse. Les chapitres deux à six s'attardent à des scènes de messes, aux personnages des abbés et des curés, dont les marques de dévotion dissimulent mal des égoïsmes et des ambitions tordues. Cardinal y aborde aussi un personnage, Denis



Boucher, en rupture avec son milieu mais qui, dans sa révolte condamnant «l'esprit de paroisse», verse malgré lui dans l'«exaltation de l'héroïsme et du sacrifice», rejoignant par là, à son grand malheur, l'idéalisme canadien-français catholique. Comme quoi le réactionnaire ne fait parfois que confirmer le système de ce contre quoi il réagit.

L'étude de Jacques Cardinal permet de comprendre un trait de mentalité des Canadiens français qui aspiraient à cette renonciation à l'orgueil, qui cultivaient et suivaient la voie de ces modèles se mortifiant, s'éprouvant dans la misère: «le discours sur les saints Martyrs canadiens constitue un aspect important de l'épopée mystique et fondatrice de la Nouvelle-France et du Canada français, telle qu'a pu la construire et la transmettre le clergé à partir du XIX^e siècle, en la personne notamment de l'abbé Henri-Raymond Casgrain.» L'ironie de Lemelin est critique: elle refuse cette posture aliénante.

On comprend mieux les ombres que projettent les idéalizations de Gérard Raymond sur l'entièreté du roman lorsque que Cardinal aborde le personnage de Jean Colin. Sur ce personnage, il consacre la plus grande partie de son étude.

Jean Colin est analysé dans les chapitres sept à douze; ce dernier est porteur d'une lucidité nouvelle sur l'esprit de paroisse. Dans sa solitude, lui seul parvient à se dégager vraiment de l'humilité du bon chrétien et du culte des saints martyrs. Cardinal l'analyse à travers différents épisodes (ses rapports avec son ami Denis Boucher, avec son père ou avec la belle Lise Lévesque, dont il est épris). Colin est d'abord présenté comme un humilié avant qu'il tombe malade, puis mourant. C'est à travers sa convalescence que se manifeste le plus profondément le procès de cette humilité catholique, initié par l'ironie du narrateur; Jean Colin apparaît alors comme un type d'individu préfigurant le sujet moderne,

suite de la page 27

sans espoir, angoissé, qui assume son sort sans chercher à s'ériger comme un modèle de piété, comme le fit le jeune Raymond dans ses troublantes mises en scène.

Autour de Colin alité, des tantes et des parents voulant le guérir en recourant aux prières, à la religion (et cherchant par le fait même à être reconnu égoïstement dans leur foi); Cardinal remarque chez tous ces personnages que «le narrateur souligne (alors) que l'on se trouve dans l'espace du calcul et de l'intérêt, de la matérialité, et non pas dans celui de la spiritualité, de l'oblation, de la charité désintéressée.» (p. 82). Le texte de Lemelin est pertinent entre autres parce qu'il illustre toute l'hypocrisie d'une religion d'ancien régime qui n'a plus que les apparences de la piété.

Le personnage de Jean Colin lutte donc contre une mentalité de paroisse: «Ce portrait, notons-le, est plutôt rare dans le cadre d'une littérature davantage encline à l'idéalisation de la société canadienne-française.» À travers la scène de l'alitement et des derniers jours de Jean Colin, se joue une «impasse tout à la fois familiale et sociale». Car le personnage évacue la gloire qu'il pourrait y avoir à tirer profit de sa souffrance. Il est celui qui, en reconnaissant sa seule souffrance physique, refuse une civilisation qui a érigé la souffrance en acte de foi en Dieu et soumis le peuple canadien à une mission providentielle: «Au lieu du sublime associé au discours de la sainteté crucifiante, le texte fait passer le corps souffrant au registre d'une simplicité tragique qui rend lucide.» Au cœur du problème de l'humilité, si valorisée dans le discours catholique ambiant, se trouve

celui de la dignité à laquelle nous initie Jean Colin: «L'humilité qu'il invoque n'est pas inscrite dans le discours de la pénitence, mais correspond davantage à son sens de la dignité, au nom de quoi en effet il refuse de se faire valoir auprès des autres par son malheur et sa misère.» Refusant ce mauvais théâtre, c'est à travers lui que se manifeste une véritable mutation.

Discrète transformation

La mort de Jean Colin est sans cérémonie. Elle tombe presque dans l'oubli pour un entourage qui, résigné à le perdre, anticipait presque avec hâte la fin de ses souffrances. La force d'un récit est souvent d'inscrire dans un simple drame toutes les lignes de force d'enjeux qui le dépassent: «À cet égard, le roman ne fait pas que la mise en procès de l'humilité chrétienne; il met en scène l'avènement d'un autre sujet pour qui le refus de la transcendance sublimante ne débouche pas nécessairement sur le chaos ou le triomphe du mal.» Cardinal, qui mène une analyse chirurgicale du roman, nous donne une excellente raison d'en reconsidérer le legs car *Au pied de la pente* expose les mutations fondamentales qui s'opèrent dans la spiritualité des Canadiens français et leur rapport à l'Église aux lendemains de la guerre. Fortement imprégnée par une idéalisation catholique dans les années 1930, cette culture était en voie de passer à une vision sécularisée, dépris des ornières de la pratique rituelle d'avant la Révolution tranquille. Étonnante leçon de littérature: c'est le jeune Raymond, qui a véritablement existé!, qui alimenta les chimères et les imaginations naïves; c'est le jeune Colin, un être fictif!, qui nous apprend la lucidité et la modernité. ♦

ÉMILIE GUILBEAULT-CAYER LA CRISE D'OKA. AU-DELÀ DES BARRICADES

Sillery, Septentrion, 2013, 204 pages

Au moment où nous sommes tous interpellés par le mouvement «Idle no more», qui pourrait être traduit par «Finis les niaisages», le Québec doit se rappeler qu'en matière des relations avec les nations autochtones, il doit toujours être aux aguets, être proactif et prévenir les problèmes avant qu'ils ne se présentent. Car qui connaît un peu l'histoire de l'Amérique du Nord, de la Nouvelle-France et la Nouvelle-Angleterre à aujourd'hui en passant par la Conquête, sait aussi qu'on ne peut espérer assurer un grand avenir à une nation de langue française sur le continent sans se préoccuper sérieusement des relations avec les nations amérindiennes et inuites et du bien-être de celles-ci. Bref, l'approche de faire toujours comme si de rien n'était n'est tout simplement pas une option pour le Québec. Dans ce contexte, *La Crise d'Oka, Au-delà des barricades* d'Émilie Guilbeault-Cayer est une contribution heureuse.

L'auteure situe la crise d'Oka de 1990 dans le cadre historique des relations entre l'État québécois et les nations autochtones et en évalue l'évolution depuis les années 1960. Selon elle, ces relations étaient tout sauf reluisantes avant la crise d'Oka, à l'exception peut-être des efforts du gouvernement de René Lévesque qui ont abouti à la reconnaissance par l'Assemblée nationale en 1985 des onze nations autochtones vivant sur le territoire québécois. La crise d'Oka est donc venue démontrer que le fossé entre l'État québécois et ces nations était plus profond que prévu. Pour y répondre et, élément clé, garder leur légitimité aux yeux des citoyens et citoyennes du Québec, les responsables de l'État québécois auraient intérêt, selon elle, à utiliser l'approche scientifique du trinôme diagnostic-pronostic-thérapie, approche qu'elle emprunte elle-même pour analyser la prise de décisions pendant la crise.

L'après-Oka est le sujet de la troisième partie du livre. L'auteure démontre que l'ampleur de la crise, mais aussi son internationalisation, amène, avec le temps, une «ère de négociations» aboutissant, notamment, à la Paix des braves en 2002 entre le gouvernement du Québec et la nation crie du Québec. Utilisant la même approche scientifique (diagnostic-pronostic-thérapie), l'auteure qualifie cette entente de «thérapie» qui a été un succès, mais regrette qu'elle n'ait pas donné lieu à d'autres ententes par la suite.



Toute étude de cette question brûlante d'actualité est bienvenue, mais celle-ci, malgré une contribution certaine à la méthode que peuvent adopter les autorités politiques québécoises, comporte des limites qui amènent des erreurs d'analyse inacceptables. Le grand absent de cette étude, et ce n'est pas banal, c'est le Canada anglais et les Canadiens anglais. L'auteure remarque à plusieurs reprises l'ampleur de la couverture médiatique, mais n'essaie même pas d'expliquer pourquoi elle a été si importante au Canada anglais et si favorable aux Warriors armés, alors que pendant d'autres crises du genre ailleurs au Canada, les mêmes médias canadiens se rangent comme un seul homme derrière les forces policières et les autorités politiques. Autre quasi absent, les chefs traditionalistes mohawks d'Akwesasne qui, trois mois avant le début de la crise d'Oka, s'étaient battu pacifiquement contre les Warriors armés au sujet des casinos. Lors de cette crise, deux manifestants mohawks sans armes ont été tués et une bibliothèque du North American Indian Travelling College a été incendiée. Ces chefs traditionalistes (Tom Porter, Doug George et autres) n'en revenaient pas de voir comment ces médias pouvaient porter aux nues des gens qui étaient, selon eux, des «criminels».

L'auteure ne commente même pas le comportement des partis politiques fédéraux pendant cette crise, ni ceux des dirigeants politiques provinciaux de l'Ontario et de l'Ouest. Pourtant, sans ces divers joueurs, jamais la crise d'Oka n'aurait pris tant d'ampleur. Aussi, on déplore le vocabulaire torturé utilisé pour décrire le Québec, tantôt l'État provincial, tantôt «la communauté québécoise», tantôt la «province de Québec». Hélas, c'est peut-être là que réside le problème: le Québec ne peut résoudre ce genre de crise de façon satisfaisante sans être un pays indépendant.

Robin Philpot